

«FAIRE SENS»

La sémantique pragmatique d'Anton Marty*

LAURENT CESALLI

Résumé

Que veut dire 'signifier' pour Marty ? À travers une analyse des aspects descriptif et pragmatique du processus de signification des expressions linguistiques tel que le conçoit Marty, cette étude suggère que le philosophe suisse anticipe certaines «découvertes» de la pragmatique contemporaine. Selon Marty en effet, la pragmatique n'est pas une dimension du langage à côté de la syntaxe et de la sémantique, mais constitue l'essence même du langage. Par conséquent, la pragmatique ne concerne pas un certain type de phrases ou une certaine dimension des phrases, mais toute forme d'expression linguistique, simple ou complexe, dès lors qu'elle est pourvue d'une signification. Signifier, pour Marty, c'est littéralement «faire sens».

Que le langage permette la communication, qu'il puisse servir de mémoire externe sous sa forme écrite ou encodée, qu'il fonctionne comme interface entre sujets qui, parfois, n'ont rien d'autre en commun – bref: le fait que le langage soit doué d'un sens compte sans doute parmi les faits linguistiques les plus fondamentaux, mais aussi les plus mystérieux. La présente étude a pour but d'aborder cette question à travers l'analyse qu'en donne le philosophe suisse Anton Marty, né à Schwyz en 1847 et mort à Prague en 1914, ville dont il fut élu en 1894 recteur de l'Université allemande¹. Pour le dire d'emblée, il

* Ce texte reprend pour l'essentiel une communication donnée le 12 décembre 2007 à l'invitation du groupe neuchâtelois de la Société Romande de Philosophie. Je remercie Delphine Caron, Emmanuel Babey, Jean-Pierre Schneider, Daniel Schulthess (auquel je dois mon titre) et Pierre Bühler pour leurs questions et commentaires à la fois critiques et constructifs.

¹ Sur Marty, l'ouvrage de référence est le volume collectif K. MULLIGAN (éd.), *Mind, Meaning and Metaphysics. The Philosophy and Theory of Language of Anton Marty*, Dordrecht, Kluwer, 1990. Cf. aussi le chapitre 4 de B. SMITH, *Austrian Philosophy. The Legacy of Franz Brentano*, Chicago-La Salle, Open Court, 1994. Il faut également signaler la première traduction en français d'un texte bref mais capital de Marty : « De la relation entre grammaire et logique » (1893), dans le volume D. FISETTE, G. FRÉCHETTE (éds), *Husserl, Stumpf, Ehrenfels, Meinong, Twardowski, Marty. À l'école de Brentano, de Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 2007, p. 385-421.

s'agira d'établir deux points : premièrement, expliquer en quoi consiste, selon Marty, la signification² des expressions linguistiques au sens le plus intuitif du terme, à savoir au sens où ces expressions sont des configurations sonores capables de renvoyer à quelque chose d'autre – c'est ce que nous appellerons la dimension proprement sémantique ou descriptive de la signification ; deuxièmement, montrer que la prise en compte de cette seule dimension sémantique ne suffit pas à expliquer le phénomène de la signification : celle-ci est en effet une notion complexe comprenant, à côté d'éléments sémantiques, un moment pragmatique essentiel. Sous forme de slogan : la signification telle que la conçoit Marty n'est pas une propriété, mais une action. Certes, la première distinction explicite entre sémantique et pragmatique date des années trente du XX^e siècle et des travaux de Charles Morris³, soit de plus de 20 ans après la mort de Marty, mais il a récemment été mis en lumière qu'il existe dans la pensée linguistique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle – et en particulier en Allemagne – un courant que l'on peut à bon droit appeler «protopragmatique» ou «pragmatique avant la lettre»⁴. Ces quelques pages espèrent entre autres convaincre leur lecteur que l'usage du couple «sémantique / pragmatique» à propos de Marty n'est en aucun cas un placage terminologique illégitime. Au contraire, il semble bien que la contribution de Morris s'apparente à celle du logothète : il a donné le nom de 'pragmatique' à quelque chose qui était déjà là. Toutefois, avant d'entrer dans l'argumentation proprement dite, il convient d'introduire notre propos et d'en dire un peu plus sur Marty, son contexte et sa postérité pour le moins inattendue.

1. Sprachphilosophie et philosophie «autrichienne»

Le nom d'Anton Marty aurait sans doute disparu pour de bon des tablettes de l'histoire de la philosophie si sa pensée ne s'était avérée pour ainsi dire rétrospectivement intéressante. De fait, alors que l'influence de Marty chez des linguistes tels que Karl Bühler ou Roman Jakobson est bien attestée⁵, il

² Nous prenons ici la question générale du sens des expressions linguistiques comme étant celle de leur signification, laissant ainsi délibérément de côté d'autres acceptions (métaphoriques) du terme «sens».

³ C. MORRIS, «Fondements de la théorie des signes», *Langages*, 35^e année, 1974, p. 15-21 [trad. fr. de l'article de 1938 «Foundation of the theory of signs», *International Encyclopedia of Unified Sciences*, 1.2, Chicago, University of Chicago Press].

⁴ B. NERLICH, D. CLARK, *Language, Action and Context. The Early History of Pragmatics in Europe and America, 1780-1930*, Amsterdam, John Benjamin, 1996.

⁵ Cf. la discussion de l'œuvre majeure de Marty (*Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, Niemeyer, 1908 [= U dans la suite de l'article]) par K. BÜHLER (*Göttingische gelehrte Anzeigen*, 171. Jahrgang, Nr. VII, Juli 1909, p. 947-979) qui constitue le point de départ de sa propre pensée linguistique dont le point culminant est représenté par sa *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Gustav Fischer, 1934. Pour la réception par R. Jakobson, cf. «La scuola linguistica di Praga» (1933) et «Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre. Gesamtbedeutungen

est difficile de lui trouver une quelconque descendance philosophique⁶. Les penseurs qui l'ont directement côtoyé, comme Ludwig Landgrebe ou Otto Funke, étaient soit soumis à des influences plus immédiates soit résolument orientés vers la linguistique⁷. C'est à la faveur de l'intérêt naissant dès la fin des années soixante-dix du siècle dernier pour ce qu'il est convenu d'appeler la philosophie «autrichienne» que Marty a refait surface ; une philosophie dite «autrichienne» dont les plus grands noms sont Bolzano, Brentano, Wittgenstein et Mach. Sommairement on peut dire que la philosophie autrichienne se caractérise négativement par un rejet catégorique de toute forme d'idéalisme ; positivement, elle se distingue par son orientation empiriste et objectiviste⁸. Selon une logique de contamination intellectuelle ignorant les appartenances nationales individuelles, les penseurs qui s'inscrivent dans la lignée de l'une ou l'autre de ces figures majeures sont considérés à leur tour comme des philosophes autrichiens, et parmi eux, le suisse Anton Marty.

Nous l'avons dit, la pensée de Marty se situe aux confins de la philosophie et de la linguistique. Selon ses propres termes, Marty développe une *Sprachphilosophie* – une philosophie du langage –, discipline qui fait aujourd'hui «partie des meubles», mais qui, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, présentait un caractère certain de nouveauté et d'originalité⁹. Qu'est-ce que la *Sprachphi-*

der russischen Kasus» (1936), in: Id., *Selected Writings*, La Hague, Mouton, Vol. II, resp. p. 539-546 et p. 23-71. Marty a également exercé une influence sur la littérature à travers F. Kafka, lequel a suivi le cours «Grundfragen der deskriptiven Psychologie» donné à Prague au semestre d'été 1902 (Kafka a toutefois échoué à l'examen oral sanctionnant cet enseignement) ; cf. G. HEINTZ, *Franz Kafka, Sprachreflexion als dichterische Einbildungskraft*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1983 (p. 26-35).

⁶ À ce sujet, cf. les remarques de A.-M. FRYBA-REBER, «Postérité de Brentano et la linguistique suisse : Anton Marty (1847-1914)», in: O. POT (éd.), *Origines du langage. Une encyclopédie poétique*, Paris, Seuil, 2007, p. 491-522 (p. 496 sq.).

⁷ Pour L. Landgrebe (assistant de Husserl à Freiburg i. Br. en 1923), cf. son habilitation, faite à Prague sous la direction de O. Kraus : L. LANDGREBE, *Nennfunktion und Wortbedeutung. Eine Studie über Martys Sprachphilosophie*, Halle a. S., Akademischer Verlag, 1934. Pour O. Funke, professeur de littérature anglaise à l'Université de Berne et éditeur du *Nachlass* de Marty, cf. O. FUNKE, *Innere Sprachform. Eine Einführung in Anton Martys Sprachphilosophie*, Reichenberg, F. Kraus, 1924.

⁸ Pour une caractérisation plus complète de la philosophie autrichienne, cf. B. SMITH, *Austrian Philosophy...*, p. 3-4 ; cf. aussi l'ouvrage collectif J.-P. COMETTI, K. MULLIGAN (éds.), *La philosophie autrichienne. Histoire et actualité*, Paris, Vrin, 2001.

⁹ Cf. D. MARCONI, *La philosophie du langage au XX^e siècle*, Paris, L'Éclat, 1997, ch. I : «Réflexions philosophiques sur le langage et 'philosophie du langage'», où l'auteur montre que si le langage a toujours eu partie liée avec la philosophie, non seulement comme medium, mais aussi comme objet d'investigation, ce n'est que dans le dernier quart du XIX^e siècle, avec les premiers travaux de Frege, que cette discipline se constitue en tant que telle, et ce en lien étroit avec la logique mathématique et la philosophie analytique. Dans cette perspective, les travaux de Marty participent de l'émergence de cette nouvelle discipline dans le paysage philosophique moderne. Pour une présentation de la discipline, outre l'ouvrage de Marconi, voir aussi W. G. LYCAN, *Philosophy of Language. A Contemporary Introduction*, London, Routledge, 2000. Pour une présentation détaillée de la *Sprachphilosophie* de Marty, cf. L. CESALLI, «Martys philosophische Position innerhalb der österreichischen Tradition», *Brentano Studien* 12, 2008 (sous presse).

losophie selon Marty? Trivialement, on peut dire qu'il s'agit d'une approche philosophique du phénomène du langage. 'Philosophique' veut dire ici fondée sur la psychologie, suivant une méthode strictement scientifique (c'est-à-dire empirique) et cherchant à mettre en lumière les traits universels et réguliers de son objet¹⁰. Le terme 'psychologie' peut surprendre, comme il a d'ailleurs induit certains des lecteurs de Marty en erreur. Ils ont cru voir en lui un tenant du psychologisme, à savoir de cette position philosophique par ailleurs combattue par Marty lui-même et qui a tendance à réduire tout phénomène à un phénomène psychique¹¹. Or le terme 'psychologie' a chez Marty un sens éminemment anti-psychologiste. Il désigne en effet la science empirique des phénomènes psychiques telle que la concevait le maître et ami de Marty, Franz Brentano¹². La psychologie ainsi comprise s'apparente davantage à la *scientia de anima* aristotélico-médiévale ou à la *philosophy of mind* contemporaine qu'à la psychologie telle que nous pouvons la connaître aujourd'hui¹³. La *Sprachphilosophie* ou philosophie du langage de Marty se présente donc comme une étude des traits réguliers et universels du langage examinés dans la perspective de leur relation avec certains phénomènes psychiques. Or parmi ces traits réguliers et universels, le plus fondamental est sans nul doute celui de la signification ou *Bedeutung* – il n'y a pas de langage sans signification.

Dans ce qui suit, nous tenterons de clarifier cette notion centrale par le biais de la question suivante : que veut dire *signifier* pour Marty ? Pour ce faire, nous commencerons par examiner la conception du langage défendue par notre auteur (2) ; nous nous intéresserons ensuite à la dimension proprement sémantique ou descriptive de la signification (3) ; cela fait, nous dirons en quoi consiste la composante pragmatique essentielle de la signification (4) et nous donnerons quelques éléments de comparaison de la théorie martyienne de la signification avec la pragmatique contemporaine (5) ; pour terminer, nous soulèverons la question de savoir quelles sont les conséquences de cette théorie de la signification pour la notion de vérité (6).

¹⁰ La conception martyienne de la philosophie est tout à fait explicite à ce propos (A. MARTY, «Was ist Philosophie?», in: J. EISENMEIER, A. KASTIL, O. KRAUS (éd.), *Anton Marty. Gesammelte Schriften*, Bd. I, 1, Halle, Niemeyer, 1916, p. 71-93) : «Ainsi pouvons-nous définir la philosophie comme ce domaine du savoir comprenant la psychologie ainsi que toutes les disciplines intimement liées à la psychologie selon le principe de la division du travail» (p. 82-84) ces disciplines étant la logique, la métaphysique, la philosophie du langage, l'éthique, l'esthétique et, de manière indirecte, l'histoire de la philosophie.

¹¹ Cf. *U*, § 4, p. 6 sq. où l'auteur se défend explicitement de soutenir une conception psychologiste du langage et de la signification. Cf. aussi les remarques de L. LANDGREBE (1934), p. 27 sq., n. 60, lequel reproche à tort à Bühler d'avoir mal compris Marty en posant que, selon l'auteur des *Untersuchungen*, la signification d'une expression linguistique est un phénomène psychique.

¹² Cf. F. BRENTANO, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Buch I, Kapitel 1, § 2 (Hamburg, Meiner, 1955, Bd. 1, p. 14 sq.).

¹³ À savoir en tant que science étudiant les comportements humains à travers la connaissance de leur psychisme. Notons que même si Brentano entend développer

2. La conception du langage de Marty

Au paragraphe 19 de l'œuvre majeure de Marty, les *Investigations en vue de la fondation de la grammaire générale et de la philosophie du langage* (1908), on peut lire ceci :

Le langage est un organe qui, comme n'importe quel autre outil, doit être compris à partir de sa finalité et de la tâche qu'il lui revient d'accomplir ; et puisque la sémasiologie considère le langage comme un moyen d'expression «visant à rendre compte» de processus psychiques chez le locuteur ainsi qu'à conduire à une maîtrise correspondante de la vie psychique d'autrui, il revient en premier lieu à la sémasiologie – afin qu'elle accède au rang de théorie générale – de mettre à jour les exigences qu'en un sens absolu, cet objectif d'intelligibilité pose à l'égard du langage. (*U*, § 19, p. 53).

Avant même de livrer son sens, cette phrase révèle un trait caractéristique de la pensée – et de l'écriture ! – de Marty : un souci presque maladif de précision avec, pour corrélat immédiat, une manière passablement compliquée de dire des choses qui le sont souvent un peu moins. Or l'une des choses que dit sans nul doute le texte que nous venons de citer est que le langage a pour objectif de faire que les personnes qui s'en servent se comprennent. Tâchons à notre tour d'appliquer ce principe parfaitement raisonnable à la prose de Marty, et donc de rendre cette définition du langage – car c'en est une ! – conforme à la raison d'être même de ce qu'elle définit.

La phrase que nous venons de citer contient à la fois une définition du langage et une description de la tâche de ce que Marty appelle la «sémasiologie», ce par quoi il faut entendre la science de la signification ou *Bedeutungslehre*. La sémasiologie a pour tâche de répertorier les conditions nécessaires et suffisantes que doit remplir un système donné pour accéder au statut de langage. Dans notre texte, ces conditions se trouvent résumées sous la rubrique générale d'*intelligibilité*.

Pour qu'il y ait intelligibilité, dit Marty, il faut tout d'abord un outil capable de fonctionner comme moyen d'expression ; il faut ensuite quelqu'un qui se serve de cet outil avec le double objectif de manifester une part de sa vie psychique, et d'influencer celle d'autrui ; enfin, il faut cet autrui chez qui l'effet escompté se produit. La sémasiologie étant la science de la signification, nous pouvons voir dans cette brève analyse de l'intelligibilité une première description de ce que *signifier* veut dire. Nous y reviendrons. Retenons pour l'instant que le langage, selon la définition qu'en donne ici Marty, est un outil utilisé par des sujets humains dans le but de se faire comprendre.

On peut se demander s'il était bien nécessaire d'avoir étudié (entre autres !) l'ensemble de la *Psychologie du point de vue empirique* de Brentano pour en

une «psychologie sans âme», il considère la question de l'existence d'une substance psychique (l'âme) comme extérieure à la psychologie. Une telle question relève des présupposés métaphysiques de la psychologie.

arriver à ce résultat somme toute assez peu spectaculaire – «le langage est un outil utilisé par des sujets humains dans le but de se faire comprendre»... En réalité, il n'y a là aucune trivialité ; trois raisons peuvent être avancées pour soustraire Marty au soupçon d'avoir réinventé une énième fois l'eau chaude. (i) Que le langage soit un *outil* comme un autre est une thèse remarquable : d'éminents linguistes comme Steinthal, Lazarus ou Wundt prétendaient au contraire qu'il s'agissait d'une émanation quasi mécanique de l'esprit (quelque chose comme un réflexe linguistique inné)¹⁴. (ii) Que le langage soit un *outil de communication* – car c'est bien à cela que revient le critère d'intelligibilité – est également une thèse forte : en effet, le langage était traditionnellement conçu – par exemple chez Herder et Humboldt, mais aussi chez Aristote ou du moins dans la tradition philosophique qui s'en réclame¹⁵ – comme une simple *expression de la pensée* et non pas comme un *moyen de communication*. (iii) La conception du langage comme outil présente le fait de parler comme un type d'action parmi d'autres – selon Marty en effet, la préposition 'avec' dans des phrases comme 'je plante des clous avec un marteau' et 'je parle avec des mots' a rigoureusement le même sens¹⁶. Cette conception instrumentaliste et fonctionnaliste du langage va de pair avec l'approche dite «téléologico-empirique» de l'origine du langage défendue par Marty dès sa thèse de doctorat de 1874¹⁷ : d'après ce texte de jeunesse, le langage est un *artefact* utile qui s'est affiné au cours du temps selon un processus quasi-darwinien. Essais, erreurs et sélection selon le critère de l'efficacité communicative : seules ont survécu

¹⁴ Sur ce point et la partie moderne du suivant (ii), cf. A. MARTY, *Über den Ursprung der Sprache*, Würzburg, A. Stuber, 1875, p. 18-43, ainsi que A.-M. FRYBA-REBER, *art. cit.* (ci-dessus, n. 6), p. 498-505.

¹⁵ Cette dernière affirmation est à nuancer : cela vaut en effet de l'exégèse du *Peri hermeneias*, mais pas des traités dialectiques (*Topiques / Réfutations sophistiques*), ni, a fortiori, de la *Rhétorique* qui est une véritable théorie de la communication verbale. On y trouve même, au chapitre sur les lieux des enthymèmes (II, 24, 1401b9) une description du «lieu du signe» qui ressemble à s'y méprendre à la notion d'inférence non démonstrative, centrale chez Grice, Sperber et Wilson (cf. ci-dessous, section 5). À cet égard, *Rhét.*, I, 3, 1358b1 est un texte particulièrement clair : «Trois composantes en effet forment le discours : celui qui parle, ce dont il parle et celui à qui il parle ; et la fin visée concerne ce dernier, je veux dire l'auditeur» (ARISTOTE, *Rhétorique*, présentation et traduction par P. Chiron, Paris, Flammarion, 2007, p. 139).

¹⁶ Cf. U, § 58, p. 284, texte cité ci-dessous, p. 22. Que l'on compare, pour prendre la mesure de cette thèse, les phrases «je plante des clous avec un marteau» et «j'exprime des pensées avec des mots». La différence entre planter des clous et exprimer des pensées tient au fait que le premier type d'action implique une interaction physique entre des parties normalement non contiguës du monde (la main du marteleur, le marteau, les clous, le bois) alors que ce n'est pas le cas pour l'expression des pensées. En revanche, parler au sens martyien du terme implique bien une interaction entre des parties normalement non contiguës du monde : les organes phonatoires du locuteur, le son, les organes auditifs de l'auditeur. Bref, parler et planter des clous impliquent une modification physique de quelque chose qui n'est ni l'agent, ni l'outil, alors qu'exprimer des pensées par des mots ne suppose qu'une modification physique de l'agent.

¹⁷ Publiée en 1875 (A. MARTY, *Über den Ursprung...* [ci-dessus, n. 13], p. 61 sq.).

comme expressions linguistiques les configurations sonores les mieux adaptées à servir le but en vue duquel l'outil «langage» était utilisé.

Or, s'il est intuitivement assez facile de se représenter en détail le déroulement ainsi que les éléments constitutifs de l'action de planter des clous avec un marteau, le cas de l'action de parler est de prime abord plus opaque : que se passe-t-il exactement quand nous parlons – que se passe-t-il exactement lorsque l'outil langage est utilisé de manière adéquate, c'est-à-dire lorsqu'il remplit au mieux sa fonction ? Répondre à cette question revient à donner une analyse plus détaillée du phénomène de la signification. Nous commencerons par nous pencher sur sa dimension plus proprement sémantique ou descriptive.

3. *La dimension proprement sémantique de la signification*

Nous l'avons établi plus haut, le langage tel que le conçoit Marty est un outil utilisé par des sujets humains dans le but de se faire comprendre. Quels sont les éléments matériels qui constituent le langage ? Ce sont, pour Marty, *des mots* ; et en premier lieu des mots prononcés. Cette réponse, en elle-même peu déconcertante, contient en creux une thèse remarquable : il n'y a pas de langage mental. Le langage est un instrument de communication et, du moins chez les êtres humains, on ne communique pas en pensée. Par ailleurs, il n'existe pas, selon Marty, de parallélisme strict entre la pensée et son expression dans le langage. Il n'y a donc pas de langage de la pensée¹⁸. En revanche, les mots entretiennent une relation étroite avec ce que Marty appelle notre vie intérieure ou notre vie psychique – ce par quoi il faut entendre nos états et nos actes mentaux ou, plus généralement, les phénomènes psychiques¹⁹.

Par suite, s'il est vrai que pour Marty, il n'y a pas de langage mental, il est tout aussi vrai qu'il n'y a pas de langage sans phénomènes psychiques. Cette dernière affirmation – «il n'y a pas de langage sans phénomènes psychiques» – prend deux sens bien distincts. Le premier sens est typologique : à chaque type principal d'expressions linguistiques correspond un type de phénomènes psychiques ; le second sens est à proprement parler sémantique : les phénomènes psychiques sont une condition nécessaire pour la nature de signe des expressions linguistiques. Nous allons maintenant brièvement commenter ces deux sens.

a) Le sens typologique, tout d'abord. Selon Marty, il existe trois classes principales d'expressions linguistiques. Ce sont i) les noms ou les groupes nominaux comme par exemple 'baleine' ou 'le plus grand des mammifères

¹⁸ Cf. U, § 9, p. 23 sq. Marty reconnaît ce qu'il appelle une forme de communication de l'individu avec lui-même «dans la vie solitaire de l'esprit» (c'est-à-dire en pensée), mais il entend par là un usage intériorisé du langage parlé et non pas une forme de langage mental comme l'est le mentalais de J. Fodor ou l'*oratio mentalis* d'un Guillaume d'Ockham. Sur ce point, cf. les ouvrages de C. PANACCIO, *Les mots, les concepts et les choses*, Montréal, Bellarmin 1992 et *Le discours intérieur. De Platon à Guillaume d'Ockham*, Paris, Seuil, 1999.

¹⁹ Cf. U, § 43, p. 226 sq.

marins'; *ii*) les énoncés déclaratifs comme par exemple 'la baleine est le plus grand des mammifères marins'; *iii*) les expressions d'intérêt comme par exemple 'Sauvons les baleines !'²⁰.

La raison pour laquelle Marty distingue trois classes d'expressions linguistiques tient à la relation étroite qui existe entre ces dernières et les phénomènes psychiques. En effet – et il s'agit là d'une typologie directement tirée de Brentano²¹ – de même qu'il y a trois classes principales d'expressions, il y a trois classes principales de phénomènes psychiques. Ces phénomènes sont les représentations, les jugements et les phénomènes d'intérêt. Plus précisément: le fait qu'il y a trois classes principales de phénomènes psychiques est la cause du fait qu'il y a trois classes principales d'expressions linguistiques. Un nom correspond à une représentation; un énoncé déclaratif à un jugement; une expression d'intérêt à un phénomène d'intérêt. Il ne saurait donc y avoir de langage sans phénomènes psychiques, parce que l'existence de ces phénomènes et de leurs différences fonde la distinction entre les trois principales classes d'expressions linguistiques.

b) Venons-en maintenant au sens proprement sémantique de notre affirmation – «il ne saurait y avoir de langage sans phénomènes psychiques» – et, pour ne pas compliquer notre propos, nous nous limiterons au seul cas du nom. Pour le dire aussi simplement que possible, le phénomène de la représentation est ce qui permet à un nom de renvoyer à une chose. En effet, un nom correspond à une représentation et une représentation est toujours une représentation de quelque chose. C'est donc par l'intermédiaire du lien essentiel qu'il entretient avec une représentation qu'un nom est un nom de quelque chose. Dans les termes de Marty lui-même :

De par l'intermédiaire de cette fonction sémantique appartient également au nom ce que nous appelons la nomination. En ce sens, on ne peut qu'approuver ce que disaient déjà les médiévaux : *voces significant res mediantibus conceptibus* – «les mots signifient les choses par l'intermédiaire des concepts». Et de fait, les noms nomment les objets en tant qu'ils sont ce qui est saisi par le biais de nos représentations. (*U*, § 105, p. 436, texte composite: corps du texte et note 1, légèrement amendé).²²

²⁰ Cf. *U*, § 45 et 47. Marty remarque à juste titre que la classe des expressions linguistiques susceptibles d'induire des représentations chez autrui est plus large que celle des noms (les propositions du discours indirect ou les énoncés faisant partie des œuvres de fiction ne sont pas des noms, mais fonctionnent sémantiquement comme des noms), cf. *U*, § 57, p. 276-278.

²¹ F. BRENTANO, *op. cit.* (ci-dessus, n. 11), Buch II, Kapitel 6, § 3 (Bd. 2, p. 33 sq.).

²² Marty identifie trois niveaux dans le fonctionnement sémantique d'un nom, chaque niveau correspondant à une relation sémantique distincte: un nom indique quelque chose – c'est la relation d'indication ou *Kundgebung*; un nom signifie quelque chose, c'est la relation de signification au sens technique ou *Bedeutung*; enfin, un nom nomme quelque chose – c'est la relation de nomination ou *Nennung*. Dans les termes de Marty: «[...] un nom [...] indique un acte de représentation chez le locuteur. [...] Le nom a premièrement pour intention de susciter chez l'auditeur une certaine représentation. Et [...] cette première intention est désignée comme la signification du nom. Nous ne parlons toutefois pas seulement de ce qu'un nom signifie, mais aussi de ce qu'il

La chose est bien connue, Brentano avait donné, dans sa *Psychologie* de 1874, comme marque distinctive des phénomènes psychiques le fait d'être dans une certaine relation avec un objet, la relation étant celle de *se rapporter à un contenu*, l'objet étant compris comme un *objet immanent*²³. Marty reprend la caractéristique générale, mais la modifie sur un point essentiel: si tout phénomène psychique, par exemple, une représentation, est bien une représentation de quelque chose, il n'y pas de contenu immanent de la représentation qui serait comme un double intérieur de son objet transcendant (comme le voulait le premier Brentano²⁴), mais toujours transcendant: une représentation de baleine a pour objet des mammifères marins, lesquels se trouvent en général dans les océans et certainement pas dans mon esprit ou dans le vôtre.

Par conséquent, la capacité, pour une expression linguistique comme un nom, de renvoyer aux objets du monde – sa nature même de signe – dépend du fait qu'un nom correspond toujours à un phénomène psychique de représentation, lequel a (le plus souvent) un objet transcendant. En d'autres termes, il ne peut y avoir de langage sans phénomènes psychiques parce que le langage suppose l'existence de signes, lesquels à leur tour dépendent de certains phénomènes psychiques.

Si elle nous renseigne sur sa composante proprement sémantique ou descriptive – le renvoi à quelque chose d'autre –, cette première caractérisation de ce que veut dire *signifier* pour Marty ne peut que nous laisser sur notre faim: en effet, j'ai parlé jusqu'ici de manière vague et imprécise d'une «correspondance» ou d'un «lien essentiel» entre expressions linguistiques et phénomènes psychiques – par exemple entre noms et représentations – sans indiquer plus en détail la manière dont cette correspondance était à comprendre. Nous allons maintenant combler cette lacune et, pour ce faire, nous intéresser à la composante pragmatique essentielle de la signification des expressions linguistiques.

4. La composante pragmatique de la signification

Afin de saisir cette composante pragmatique, il convient de nous souvenir de la nature du langage tel que le conçoit Marty: le langage, dit-il, est un outil,

nomme (*U*, § 88, p. 384 *sq.*). <Et> nous parlons de ce que nomme un nom en relation avec les objets [...] qui correspondent à la représentation suscitée par le nom. Ces objets sont ce qui est nommé par un nom». (*U*, § 105, p. 436).

²³ F. BRENTANO, *op. cit.* (ci-dessus, n. 11), Buch II, Kapitel 1, § 5 (Hamburg, Meiner, 1955, Bd 1, p. 124): «Jedes psychische Phänomen ist durch das charakterisiert, was die Scholastiker des Mittelalters die intentionale (auch wohl mentale) Inexistenz eines Gegenstandes genannt haben, und was wir, obwohl mit nicht ganz unzweideutigen Ausdrücken, die Beziehung auf einen Inhalt, die Richtung auf ein Objekt (worunter hier nicht eine Realität zu verstehen ist), oder die immanente Gegenständlichkeit nennen würden».

²⁴ Notons qu'avec le tournant du siècle (ses premiers doutes apparaissent en 1893 déjà), Brentano en vient à abandonner les objets immanents et prend un tournant nominaliste radical qui conduira à sa position dite «réiste» (il n'existe que des objets concrets,

et comme n'importe quel autre outil, il se définit par sa fonction, à savoir la communication. Et de même que le marteau, pour reprendre notre comparaison de tout à l'heure, est utilisé en vue de planter des clous, les mots sont utilisés pour communiquer. Nous savons par ailleurs que les mots, par exemple les noms, renvoient à des objets.

Toutefois, cette dimension proprement sémantique ne peut épuiser ce que Marty entend par signification, puisqu'elle ne prend pas en compte le *moment communicatif*, pourtant essentiel au langage ; mais si la signification est un trait essentiel du langage, alors il faut ajouter à la dimension descriptive de la signification une autre dimension essentiellement liée à la communication. Laissons une fois encore la parole à Marty :

Pourtant, cette manière d'être signe, <à savoir> la manifestation de la vie psychique du locuteur, n'est ni le seul, ni le premier but visé lorsque l'on parle volontairement. Ce qui est prioritairement visé est bien plus une certaine influence ou maîtrise de la vie psychique d'autrui [...]. Parler volontairement est un certain type d'action dont le but ultime est de susciter chez autrui certains phénomènes psychiques. (*U*, § 58, p. 284). [...] Il nous faut donc nous en tenir à la doctrine [...] selon laquelle le fait de parler volontairement nous met toujours en présence d'une double intention, l'une première et l'autre seconde et, de manière correspondante, l'une médiante et l'autre immédiate. Et de même que pour cette dernière, nous voulons utiliser les termes 'exprimer' ou 'indiquer', de même, nous voulons utiliser les termes 'signifier' ou 'signification' pour ce qui est visé de manière médiante et première. (*U*, § 59, p. 286)²⁵

Ce texte appelle quelques commentaires : Marty distingue deux intentions motivant l'action de parler. L'une est dite première et médiante, l'autre secondaire et immédiate. Ce que nous visons de manière immédiate et secondaire en parlant, c'est l'expression de notre vie psychique, à savoir une monstration de nos phénomènes psychiques. Ce que nous visons de manière médiante et première, c'est de susciter chez autrui un phénomène psychique identique à celui que nous exprimons ou montrons, et cela, dit Marty, «est ce que j'appelle signifier ou signification».

Nous pouvons dès lors proposer la définition suivante de la signification telle que la présente Marty dans ce texte : il s'agit de l'effet de l'action volontaire d'un locuteur sur la vie psychique d'un auditeur au moyen d'un outil sonore particulier – l'expression linguistique – l'effet en question étant un phénomène psychique identique à celui que montre l'expression linguistique chez celui qui la prononce. Par exemple : lorsque le mot «baleine» est volontairement prononcé, sa signification est la fonction de susciter chez tout auditeur

réels et singuliers, et seuls de tels objets peuvent être représentés). Marty, quant à lui, a commencé par adopter la position du premier Brentano pour s'en écarter à son tour à partir de 1906 au plus tard. Sur l'évolution de l'ontologie brentanienne, cf. A. CHRUDZIMSKI, *Die Ontologie Franz Brentanos*, Dordrecht, Kluwer, 2004.

²⁵ Voir aussi *U*, § 104, p. 436 : «[...] ainsi, on peut dire que la signification [...] d'un nom est de susciter chez l'auditeur une représentation [...] identique à celle qui se trouve chez le locuteur.»

comprenant le français une représentation de baleine. Notons que l'identité des deux phénomènes psychiques à savoir : de la représentation présente chez le locuteur et de celle qu'il s'agit de susciter chez l'auditeur est spécifique (il s'agit de représentations), objectuelle (il s'agit de représentations de baleine) mais pas numérique (chaque représentation est singulière).

Inutile d'aller plus loin, car nous avons largement de quoi établir notre point, à savoir l'existence d'une dimension pragmatique dans la signification des expressions linguistiques. De fait, signifier, pour Marty, ne relève pas du seul domaine descriptif, mais comprend un moment performatif : signifier, c'est faire quelque chose avec des mots – *to do things with words*. Toutefois, dans cette perspective, ce qui est fait au moyen de la prononciation du mot «baleine» n'est pas de renvoyer aux plus grands mammifères marins, mais bien de susciter chez tout auditeur un certain phénomène psychique, en l'occurrence, une représentation de baleine. Et cette action n'est en aucune manière contenue dans la sémantique pure et simple du mot «baleine»; elle le serait au contraire dans une expression comme «former une représentation de baleine», mais nous aurions là deux expressions très différentes et certainement pas synonymes, puisque l'une renvoie à des animaux marins et l'autre à des actes mentaux. Pourtant, nous dit Marty, le mot «baleine» ne *signifie* pas à proprement parler si l'action de former une représentation de baleine n'est pas réalisée à travers lui chez l'auditeur.

Le «lien essentiel» ou la «correspondance» entre expressions linguistiques et phénomènes psychiques sur le plan pragmatique se laisse donc décrire avec plus de précision comme étant la capacité dont sont investis certains sons à véhiculer et à réaliser les intentions de celui ou celle qui les produit. L'expression linguistique se distingue des autres sons par ce que nous pourrions appeler sa charge intentionnelle et causale²⁶, son caractère d'interface sensible et efficace entre deux phénomènes psychiques de même nature. Comment se fait-il que *tel son* soit un motif suffisant pour produire chez autrui *tel phénomène psychique* ? La réponse à cette question tient au caractère conventionnel du langage envisagé dans la perspective empirico-téléologique qui est celle de Marty²⁷ : avec le temps et dans un cadre géographique donné, au fil d'essais et de corrections constants, et par la force de l'habitude, un certain son, par exemple «baleine», s'est vu confier la tâche de véhiculer l'intention d'un locuteur de *faire* que ceux à qui il s'adresse pensent au plus grand des mammifères marins.

Dans ce qui précède, nous avons montré en quoi consiste la composante descriptive sémantique de la notion martyienne de signification, puis nous avons

²⁶ «Intentionnel» au sens de véhiculant une certaine intention et non pas au sens brentanien du terme.

²⁷ Cf. A. MARTY, *op. cit.*... (ci-dessus, n. 13), p. 93 sq. Et 121 sq. Cf. aussi A. MARTY, «Über Sprachreflex, Nativismus und absichtliche Sprachbildung» [sechs Artikel, 1884-1892], in : A. MARTY, *Gesammelte Schriften*, J. Eisenmeier, A. Kastil, O. Kraus (éd.), Halle a. S., M. Niemeyer, 1916 (3 Bde), Bd 1.2, p. 1-304 (p. 158 et 183 sq.).

constaté que cette seule dimension ne suffit pas à rendre compte du phénomène de la signification dans toute sa complexité, ce qui nous a conduits à décrire la composante pragmatique de la signification. Nous allons maintenant comparer brièvement la théorie de la signification martyienne ainsi reconstruite avec certains traits de la pragmatique contemporaine.

5. *Sémantique pragmatique martyienne et pragmatique contemporaine*

Au début de cette étude, nous avons laissé entendre que Marty pouvait être considéré comme un représentant de la «protopragmatique» ou de la «pragmatique avant la lettre». Si cela est vrai, il faut admettre que le terme «pragmatique» ne peut être utilisé *simpliciter* à propos de Marty, ce qui soulève à son tour la question de savoir le sens qu'il faut donner au terme «pragmatique» débarrassé de tout préfixe ou qualificatif relativisant, mais aussi celle du rapport entre pragmatique martyienne et pragmatique tout court. Cela dit, on peut faire les quatre observations suivantes :

a) Si l'on adopte l'acception classique du terme «pragmatique» – à savoir la théorie des actes de langage développée à partir des années 50 par Austin²⁸ – force est de constater que l'élément pragmatique repéré chez Marty se limite à ce qu'Austin appelle les actes perlocutoires par opposition aux actes seulement locutoires et aux actes illocutoires. Petit rappel de la doctrine : considérons la phrase «je te baptise Hubert». Trois actes de langage sont réalisés par la prononciation de cette phrase : un acte locutoire (c'est le fait de dire ces mots) ; un acte illocutoire (en prononçant ces mots, le locuteur fait ce que dit l'expression : il donne le nom d'Hubert à une certaine personne) ; un acte perlocutoire enfin (en prononçant ces mots, le locuteur a pu provoquer une certaine émotion, par exemple, chez la maman d'Hubert). De même que notre énoncé «je te baptise Hubert» ne dit rien d'une possible émotion mais la provoque chez une auditrice, de même, le mot «baleine» ne dit rien d'un certain phénomène psychique, mais le provoque chez l'auditeur. Si donc il y a quelque chose de pragmatique dans la sémantique martyienne, cela relève du perlocutoire et non pas de l'illocutoire – et notons au passage que Marty ne développe pas une théorie des actes illocutoires²⁹. Mais ce qui est remarquable chez lui, c'est la généralisation du perlocutoire : de fait, il ne s'agit pas de l'effet produit par un certain énoncé dans un certain contexte, mais d'un élément essentiel de la nature même de la signification des expressions linguistiques, qu'il s'agisse d'énoncés ou de

²⁸ J. L. AUSTIN, *How to do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962. Pour une introduction à la pragmatique contemporaine, on consultera les travaux de J. MOESCHLER, A. REBOUL, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil, 1994 et *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil, 1992.

²⁹ Cf. K. MULLIGAN, «Marty's philosophical grammar», in : K. MULLIGAN (éd.), *op. cit.* (ci-dessus, n. 1), p. 11-27 (p. 15).

simples mots. Cela a comme conséquence que la dimension pragmatique de la signification n'est pas une superstructure ou un effet secondaire de ce que disent nos expressions linguistiques, mais au contraire, la condition de possibilité même pour que nous disposions de telles expressions. La pragmatique martyienne appelle donc une modification du slogan d'Austin *to do things with words* en quelque chose comme *to do something with noises in order to get words* – faire quelque chose avec des bruits de manière à obtenir des mots.

b) Si nous considérons la pragmatique telle qu'elle se présente après ce que l'on a pu appeler le *cognitive turn* opéré par Paul Grice dès la fin des années 50, un parallèle plus précis peut être établi avec la conception martyienne de la signification³⁰. Considérons l'explication que donne Grice du sens de la phrase : «l'expression *x* signifie quelque chose». Le philosophe anglais commence par remarquer que cette phrase est synonyme de cette autre : «le locuteur *L* veut dire quelque chose au moyen de *x*». Puis il explique :

L veut dire quelque chose au moyen de *x* est (en gros) équivalent à : «*L* a l'intention de produire au moyen de l'expression *x* un certain effet chez l'auditeur du fait même de la reconnaissance de cette intention <par l'auditeur>».³¹

Grice n'avait pas lu Marty ou, s'il l'a fait, c'est quelque chose qu'il ne mentionne pas. Quoi qu'il en soit, la similitude est frappante entre ce que Marty et Grice entendent par «signifier». Nous avons dans cette phrase du philosophe anglais deux intentions analogues à celles que distinguait Marty – lesquelles sont (i) l'intention (secondaire et immédiate) de montrer un phénomène psychique (chez et par le locuteur) et (ii) l'intention (première et médiata) de produire un phénomène psychique identique chez l'auditeur. Chez Grice comme chez Marty, la signification est essentiellement une affaire de communication et son analyse est donnée en des termes relevant de la psychologie (reconnaissance, intention, etc.). Chez les deux auteurs, la signification linguistique ne se réduit pas à des éléments purement sémantiques, mais ne peut être expliquée que par la prise en compte des effets intentionnellement produits par la prononciation de certaines paroles dans un certain contexte³². Bref, pour Grice comme pour Marty, signifier relève du domaine du perlocutoire, et Grice fournit une

³⁰ Cf. P. GRICE, *Studies in the Way of Words*, Cambridge (Mass), Harvard University Press, 1989 [*Collected papers* 1946-1988]. Pour le lien entre Marty et Grice, voir F. LIETKE, «Meaning and Expression : Marty and Grice on Intentional Semantics», in : K. MULLIGAN (éd.), *op. cit.* (ci-dessus, n. 1), p. 29-49.

³¹ P. GRICE, *ibid.*, p. 220 (passage central de l'article «Meaning»), publié pour la première fois dans *The Philosophical Review* 67^e année, p. 377-388).

³² Le paramètre contextuel a chez Marty une portée plus limitée que chez Grice et chez ses continuateurs D. Sperber et D. Wilson (cf. ci-dessous, point c) : il ne renvoie pas à un ensemble de présuppositions partagées ou non par des locuteurs, ni à un contexte linguistique au sens étroit du terme (l'environnement linguistique immédiat d'un mot ou d'une expression). Il s'agit plutôt d'un contexte que l'on pourrait qualifier de volitif ou d'intentionnel : un son n'exerce sa fonction sémantique que parce qu'il est pris dans le contexte de ce que veut faire le locuteur en le prononçant.

description du phénomène de la signification linguistique qui s'avère proche de celle de Marty.

c) Le *cognitive turn* amorcé par Grice est achevé par ses continuateurs Sperber et Wilson dans les années 80³³. Chez Grice, la nature cognitive du tournant en question tient au rôle central joué par les intentions des locuteurs, mais aussi par certaines inférences non démonstratives (les implicatures) qui peuvent être faites à partir du contenu descriptif de nos énoncés et de leur contexte³⁴. Poursuivant le mouvement amorcé par Grice, Sperber et Wilson en arrivent, quant à eux, à dissocier linguistique et pragmatique pour faire de cette dernière une *théorie générale de la communication*, discipline que l'on a pris l'habitude d'appeler la «pragmatique cognitive». Le passage suivant est particulièrement éloquent à cet égard :

Il est vrai qu'un langage est un code, lequel couple des représentations phonétiques et sémantiques de phrases. Pourtant, il y a un hiatus entre les représentations sémantiques des phrases et les pensées effectivement communiquées par leur prononciation. Ce hiatus ne peut être comblé par un encodage supplémentaire, mais par des processus inférentiels.³⁵

Le point intéressant par rapport à Marty est le suivant : la conséquence du mouvement théorique opéré par Sperber et Wilson est que l'étude du langage à la fois génère une théorie plus globale de la communication – la pragmatique cognitive – et se trouve intégrée dans cette même théorie – la pragmatique cognitive est la science qui permet de comprendre le fonctionnement du langage. Ce seul indice suffit peut-être à légitimer l'hypothèse selon laquelle une comparaison entre pragmatique cognitive et *Sprachphilosophie* pourrait s'avérer féconde. On peut toutefois en limiter d'emblée la portée : en effet, l'une des conséquences du détachement de la pragmatique des questions strictement liées au langage est que Sperber et Wilson maintiennent par exemple qu'il peut y avoir langage sans communication, chose rigoureusement impensable pour Marty³⁶.

d) Nous venons d'évoquer la pragmatique en partant d'Austin pour en arriver à Sperber et Wilson. On pourrait toutefois m'objecter avec raison que s'il est généralement admis que les débuts de la pragmatique contemporaine

³³ D. SPERBER, D. WILSON, *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell, 1986.

³⁴ Formellement, le contenu de l'implicature d'un énoncé est ce qui est communiqué par ce dernier sans être explicitement dit (un supplément informatif par rapport à son contenu logique ou purement descriptif). Par exemple : l'énoncé «Jean a cessé de fumer» produit l'implicature «Jean fumait», cf. J. MOESCHLER, A. REBOUL, *op. cit.* (ci-dessus, n. 27), p. 251 sq. et 530.

³⁵ D. SPERBER, D. WILSON, *op. cit.* (ci-dessus, n. 32), p. 9.

³⁶ D. SPERBER, D. WILSON, *ibid.*, p. 172 : «[...] we want to complete the divorce between language and communication by showing that language, in a reasonably broad sense of the term, can and do exist without communication». Cette position est liée à l'acceptation par Sperber et Wilson des thèses de Fodor sur le langage mental (mentaux) dont nous avons vu qu'il était exclu par définition du domaine du langage tel que le conçoit Marty.

remontent aux travaux d'Austin, celui-ci n'opère pas *ex nihilo* mais bien dans les pas de l'un des grands noms de la philosophie autrichienne : Ludwig Wittgenstein³⁷. Il suffit en effet de relire le commentaire de *Confessions* I, 8 sur lequel s'ouvre les *Investigations philosophiques* pour constater que la notion de «signification comme usage» (*meaning as use*) pose qu'il s'agit davantage d'une action réalisée par des sujets locuteurs et auditeurs que d'une propriété possédée par un terme. Au § 5, Wittgenstein écrit :

[...] la notion générale de la signification des mots [= les mots sont des signes des choses, comme des labels ou des étiquettes] enveloppe le fonctionnement du langage d'une brume qui en rend la claire vision impossible. On dissipe cette brume, dès qu'on étudie les phénomènes du langage dans les formes primitives de son usage, qui offrent un clair aperçu du but et du fonctionnement des mots.³⁸

Il semble qu'il y a là encore un parallèle manifeste avec Marty : la nature du langage ne peut être comprise que dans une perspective fonctionnelle – nous saurons ce que sont les expressions linguistiques lorsque nous saurons décrire à quoi elles servent et comment elles sont utilisées. Toutefois, comme dans le cas de Sperber et Wilson, le parallèle esquissé ici présente une limite : Marty n'accepterait pas la thèse de la réduction de la signification des mots aux règles de leur usage. Nous l'avons vu, Marty adopte une position plus nuancée selon laquelle les expressions linguistiques ont un contenu descriptif sans toutefois que celui-ci suffise à expliquer leur signification.

6. *Sémantique pragmatique et vérité*

Avant de conclure, considérons brièvement un problème philosophiquement crucial. Dans notre présentation des thèses de Marty, nous avons délibérément choisi de limiter nos exemples à de simples noms. Le problème en question surgit lorsque l'on prend en considération non plus les expressions linguistiques exprimant de simples représentations, mais des énoncés déclaratifs correspondant à des jugements. La sémantique des énoncés, selon Marty, est analogue à celle des noms : la signification de l'énoncé *p* est sa fonction de susciter chez l'auditeur un jugement de même contenu que celui qu'il manifeste chez le locuteur. Les énoncés se distinguent toutefois des noms en ce qu'ils sont porteurs d'une valeur de vérité, une caractéristique essentiellement liée à leur signification. De fait, une expression dépourvue de sens est du même coup dépourvue de valeur de vérité. Or Marty opère avec une définition de la vérité

³⁷ L. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, trad. all. par P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961. Pour les liens entre Marty et Wittgenstein, cf. K. MULLIGAN, *op. cit.* (ci-dessus, n. 28), p. 12-16 et 24 *sq.*, mais aussi K. MULLIGAN, «The Essence of Language : Wittgensteins Builders and Buhlers Bricks», *Revue de métaphysique et de morale*, 2, 1997, p. 193-215.

³⁸ L. WITTGENSTEIN, *ibid.*, p. 117.

que l'on pourrait facilement comprendre comme étant subjectiviste. En effet, la vérité est définie comme une «*adaequatio cogitantis et cogitati*»³⁹, définition qui n'est en apparence qu'une variante de la formule classique «*veritas est adaequatio intellectus et rei*»⁴⁰. À y regarder de plus près cependant, les deux définitions diffèrent fondamentalement en cela que les termes 'cogitans' et 'cogitatum' impliquent tous deux un sujet pensant (une *res cogitans*) alors que cela ne vaut que pour le terme de gauche de la définition classique ('*intellectus*'). Est-ce à dire que la vérité, selon Marty, est toujours relative à un sujet ? Plus précisément, et du fait que la notion de contenu de jugement implique celle d'un acte de jugement, faut-il conclure de la notion martyienne de vérité que celle-ci est relative à l'intention d'un locuteur de produire chez un auditeur un jugement de tel ou tel contenu ?

Répondre à cette question permet du même coup de mettre en lumière l'un des points forts de l'approche de Marty : dans le droit fil de son rejet du psychologisme, Marty défend une conception parfaitement objectiviste de la vérité. Un énoncé déclaratif est vrai lorsqu'il exprime un jugement corrélé avec un objet spécifique appelé «contenu de jugement», objet qui existe indépendamment de tout acte mental de la part de quelque sujet que ce soit.

Le point fort évoqué ci-dessus tient au caractère non réductionniste de l'approche martyienne – il ne s'agit pas, soit de tout ramener au psychologique, soit de l'ignorer complètement. Au contraire, Marty s'attache à faire soigneusement la part des choses en reconnaissant que si la science ne peut se faire que sur des bases psychologiques, elle devient impossible si l'on ne flanque pas la psychologie d'une métaphysique. Il faut sans doute voir dans cette attitude à la fois l'héritage de Brentano et sa correction : le rejet par Marty des objets immanents dans son analyse des phénomènes psychiques a précisément pour but de fonder objectivement les données observables fournies par la psychologie.

Eu égard au problème du possible caractère subjectiviste de la vérité telle que la définit Marty, cette attitude non réductionniste se manifeste de la manière suivante : il est à la fois vrai qu'il ne peut y avoir de vérité sans sujet et que la vérité est objectivement fondée – le *cogitans* de la définition de la vérité est le sujet jugeant, le *cogitatum*, l'objet transcendant de son acte de juger. Certes, la *notion* de contenu de jugement implique un sujet et ses actes, mais il ne s'ensuit pas que l'*existence* du contenu de jugement dépend de ce sujet. Et ce que nous observons pour la vérité des énoncés vaut également pour la signification des noms : si nos intentions et nos représentations – autant d'éléments subjectifs – *doivent* être prises en considération pour expliquer ce que signifier veut dire, il

³⁹ A. MARTY, *U*, § 102, p. 426.

⁴⁰ Pour l'usage de cette définition au Moyen Âge ainsi que son origine, cf. J. T. MUCKLE, «Isaac Israeli's Definition of Truth», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 8^e année, 1933, p. 5-8. Le *locus classicus* est la question disputée *De veritate* de Thomas d'Aquin (q. 1, a. 1, p. 5 sq. de l'édition Léonine). Notons qu'Avicenne donne une description semblable de la vérité dans sa *Métaphysique*, Livre I, chapitre 8 (AVICENNA, *De philosophia sive scientia divina*, S. van Ried [éd.], Leiden, Brill, 1977, p. 55).

ne s'ensuit pas que la signification est une notion subjective. Le fait, par exemple, que tous les plus grands mammifères marins sont objets de nos représentations de baleine est une donnée parfaitement indépendante de notre volonté.

Il est temps de nous demander ce que tout cela peut bien *signifier*. Marty conçoit la signification des expressions linguistiques comme un phénomène résultant de la rencontre d'éléments sémantiques (ou descriptifs) et pragmatiques. Signifier relève à la fois de la cognition et de l'action : il s'agit toujours d'un «vouloir dire» au sens le plus concret de l'expression – ce vouloir est celui d'un locuteur et vise toujours un auditeur.

La force et l'intérêt de la théorie tiennent à la place centrale qu'elle accorde à la dimension psychologique sans pour autant tomber dans le réductionnisme : la signification des expressions linguistiques dépend essentiellement de phénomènes psychiques, mais ceux-ci ne suffisent pas à en rendre compte. En effet, les phénomènes psychiques ont nécessairement des objets, lesquels existent indépendamment de nos actes mentaux et tout phénomène psychique de contenu déterminé est nécessairement un phénomène psychique de ce contenu.

Le caractère global et intégré de la *Sprachphilosophie* de Marty la rapproche de certains développements de la pragmatique contemporaine et en particulier de la pragmatique dite cognitive, sans toutefois franchir le pas qui consiste à dissocier l'idée de langage de celle de communication. En dernière analyse, ce ne sont donc pas les expressions linguistiques elles-mêmes qui signifient, mais bien des locuteurs et pour des auditeurs. Cela a comme conséquence de subordonner la dimension proprement sémantique à la dimension pragmatique de la signification : sans intention et sans «passage à l'acte sonore» de la part d'un locuteur, aucun mot ne renverrait à quoi que ce soit. Cela constitue, à condition bien sûr que le lecteur accepte les arguments avancés plus haut, une raison suffisante pour qualifier la théorie martyienne de la signification de «sémantique pragmatique».

